



AMIS DES ÉTUDES CELTIQUES

Bulletin de liaison n° 71
Juillet 2018

SOMMAIRE

p. 3 Editorial

p. 8 Journée d'Etude du 2 juin 2018

Résumés des conférences

p. 21 A l'origine de l'Ecosse, les Pictes

Compte-rendu de lecture

p. 28 Réinventer les Celtes

Exposition à l'ENS

p. 32 Les Sénons, exposition à Sens et Troyes

p. 34 In Memoriam, Nicole Jobelot J. Josypyszyn / V. Kruta

p. 35 Excursion en Gaume /Sud Ardenne, organisée par la SBEC

Venceslas Kruta

Jean Haudry

Jaroslava Josypyszyn

AMIS DES ÉTUDES CELTIQUES

Association régie par la loi de 1901

Siège social : École pratique des Hautes Études (Sorbonne) IVe section
Sciences historiques et philologiques

Adresse de correspondance : AEC c/o Jaroslava Josypyszyn

179, rue de Tolbiac – 75013 Paris

Tél. 01 45 65 08 05 – mob. 06 37 78 29 47 – e-mail slava.josy@orange.fr

Depuis le IX^e congrès International d'Études Celtiques qui s'est déroulé à Paris en 1991, notre association regroupe des universitaires, des chercheurs et des amateurs éclairés. Elle s'attache à diffuser, avec la collaboration de savants français et étrangers, les résultats des recherches scientifiques portant sur la connaissance des peuples celtiques de l'Antiquité au Moyen-Âge. Nos activités s'inscrivent dans le cadre de l'année universitaire et comportent la publication d'un bulletin de liaison, l'organisation de conférences à Paris en langue française et des voyages en France et à l'étranger. Pour adhérer à l'association des Amis des Études Celtiques, il faut déposer une demande qui sera soumise à l'approbation du conseil d'administration. Les membres de l'association ne peuvent se prévaloir de cette qualité pour des activités (conférences, voyages, articles...), extérieures au cadre de l'association, et sans le consentement écrit de son conseil d'administration.

Membres fondateurs

M. Edouard BACHELLERY †

M. Léon FLEURIOT †

M. Venceslas KRUTA

M. Paul-Marie DUVAL †

M. Michel LEJEUNE †

M. Pierre-Yves LAMBERT

Composition du conseil d'administration

Président

Membre d'honneur du conseil scientifique

Membre d'honneur du conseil scientifique

Conseiller scientifique

Conseiller scientifique

Conseiller scientifique

Secrétaire

Secrétaire adjointe

Trésorier

Membre

M. Venceslas KRUTA

M. Pierre-Yves LAMBERT

M. Michel EGLOFF

M. Jean-Jacques CHARPY

M. Jean HAUDRY

M. Jacques LACROIX

Mme Jaroslava JOSYPYSZYN

Mme Annie DESFORGES

Mme Axelle BARBIÉ de PRÉAUDEAU

Mme Anne de GIRY

Rédacteur en chef, responsable du bulletin

Rédacteur adjoint

Mme Jaroslava JOSYPYSZYN

Mme Annie DESFORGES

La reproduction des textes publiés dans ce numéro est interdite.

Les opinions exprimées dans les articles n'engagent que leurs auteurs

Tous droits réservés. Une copie ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constitue une contrefaçon passible des peines prévues par la loi du 11 mars 1957 sur la protection des droits d'auteur.

EDITORIAL

Je suis à peu près sûr que les autres participants à la dernière journée d'études de notre association auront eu le même sentiment : qu'il s'agissait d'une réussite, d'un ensemble de contributions équilibrées qui ont délivré différents éclairages sur un sujet d'une importance fondamentale pour les sociétés des anciens Celtes.

On a pu constater une fois de plus combien l'approche pluridisciplinaire est féconde et permet de progresser. C'est ce que nous constatons entre collègues après chacune de ces réunions.



En effet, les priorités ne sont pas les mêmes dans toutes nos disciplines et la tradition avait élevé des barrières entre les différentes approches, jugées à priori difficilement franchissables. Ainsi, les archéologues estimaient qu'il ne leur appartenait pas de poser la

question «pourquoi ?» lorsqu'ils avaient bien décrit et bien daté les données recueillies. Naturellement, il était quelquefois possible de chercher les causes dans un événement historique connu, mais de tels cas sont plutôt rares et la relation établie peut être discutable.

Plus important, dans le domaine de l'art, largement sous-estimé, il était considéré comme déplacé de tenter d'aller au-delà de rapprochements formels, considérés comme les seuls pouvant fournir un réseau de données qui permettrait de remonter jusqu'à l'origine d'une image, au modèle qui pourrait éventuellement en livrer la signification.

Cette démarche s'est révélée stérile, dans la mesure où on s'est aperçu progressivement, du moins pour les Celtes, que les modèles, incontestablement empruntés au monde méditerranéen avaient été détournés de leur signification première pour entrer dans un système de pensée tout à fait différent. Comparés l'un à l'autre, le modèle étrusque ou grec et sa version celtique ne se distinguent pas uniquement par des aspects formels –ceux qui ont été attribués à la maladresse des artistes celtes ou à leur goût pour l'abstraction- mais surtout par des modifications - ajouts ou transformations de détails qui en changent le sens originel.

Or, la piste suivie depuis que les pionniers de l'étude de l'art celtique ont commencé à l'étudier était celle d'une inspiration engendrée par l'esthétique attirante de modèles empruntés au hasard des importations d'objet de prestige et accompagnés éventuellement d'idées qui leur étaient associées.

Le bilan général que l'on peut établir pour la période de formation de l'art celtique laténien, la seconde moitié du V^e siècle avant J.-C. contredit largement cette hypothèse qui alimente toujours la réflexion de nombreux collègues. Premièrement un grand nombre des modifications apportées aux modèles ne peuvent être attribuées ni à

l'incompréhension, ni à la maladresse ni à une imagination débridée. En effet, on les retrouve sur des œuvres qui ne peuvent certainement avoir été produites par les mêmes artistes ou ateliers et ont pour source première d'inspiration des modèles différents. Ce que ces œuvres celtiques ont en commun, ce sont des motifs simples ou dérivés qui resteront dorénavant indissociables de l'art celtique jusqu'à l'art chrétien d'Irlande.

Il en est ainsi de l'esse, motif symbolique omniprésent dans l'art laténien, décliné sous les formes les plus variées. Il est vrai qu'on le retrouve sur les cruches à vin étrusques importées, mais il existait déjà en Europe depuis plusieurs millénaires et sa signification l'associait dès ses débuts à la course présumée du soleil au-dessus et au-dessous de l'horizon d'un solstice d'hiver à l'autre. Il s'agit donc de la représentation d'un élément essentiel de l'ordre cosmique. Il est ainsi vraisemblable que l'importation de cruches étrusques dont l'attache présente ce motif n'était pas le résultat du hasard des échanges mais de la prédilection des clients celtes pour des objets dont l'ornementation permettait de les intégrer dans un cérémoniel dont les fondements religieux avaient des racines très anciennes.

C'est là que se révèle indispensable le soutien de disciplines telles que l'étude comparative des religions, des racines indo-européennes, de la tradition littéraire des Celtes insulaires, et même de croyances attestées à travers le Moyen âge jusqu'à l'héritage conservé dans le folklore des anciens pays celtiques...

Pour ne citer qu'un exemple qui vous a été exposé récemment, j'ai eu enfin la réponse au sujet d'un objet importé qui me paraissait tout à fait déconcertant dans le contexte celtique. Il s'agit de l'impressionnant cratère de Vix, réputé plus par sa taille que par son ornementation. J'avais en effet quelques difficultés à situer le défilé militaire et la monstrueuse Gorgone dans le contexte de l'imagerie celtique. L'évocation de l'objet par Philippe Walter dans le contexte de

la grande divinité anguipède des Celtes m'a ouvert les yeux et m'a rassuré sur le choix de l'objet qui ne serait pas dû uniquement à sa taille mais également aux suggestives figures de l'attache qui pouvaient s'intégrer sans difficulté dans l'univers spirituel des élites vixiennes.

On pourrait évoquer également dans ce contexte le grand bassin, à peu près contemporain, de la tombe monumentale de Lavau. Les têtes d'Achéloos, un dieu fluvial du nord de la Grèce certainement insignifiant pour les Celtes devaient représenter à leurs yeux Cernunnos « le Cornu », une divinité dont l'image restera présente dans l'univers spirituel des Celtes et de leurs descendants et laissera son empreinte jusque dans les traditions folklorique. Là aussi, le récent ouvrage, savant et richement documenté de Gérard Poitrenaud nous fournit matière à réflexion. Comme c'est de plus en plus fréquent parmi nous, il lui paraît indispensable de remonter très haut dans le temps, jusqu'aux chasseurs de Préhistoire...

Nous voilà donc confrontés à une situation où nous ne sommes pas seulement en mesure de répondre, au moins de manière conjecturale, sur le sens des images, mais où nous entrevoyons de plus en plus clairement la complexité de la formation de l'univers spirituel des Celtes. Il ne s'agit en aucun cas d'une révolution intellectuelle inspirée par certains courants philosophiques grecs, mais d'un édifice cohérent et ordonné construit pendant de longs siècles à partir de matériaux hérités quelquefois d'un très lointain passé.

La naissance de l'art celtique laténien n'est donc pas un phénomène artistique périphérique de l'art méditerranéen mais une manifestation originale qui repose sur un système ordonné et indépendant dont les seuls points communs avec le monde grec remontent jusqu'aux origines indo-européennes communes.

Il y a un point sur lequel il est important d'insister : l'art celtique laténien n'illustre pas, même allusivement la totalité du système, il se

concentre sur les aspects les plus importants pour une clientèle qui n'est pas la même pendant toute sa durée. Destiné tout d'abord à contribuer au prestige d'une élite sociale peu nombreuse, il accompagnera successivement à travers l'Europe les aventures des confréries militaires et reflétera les vicissitudes de leur milieu d'origine...

Peu à peu apparaît ainsi le lien entre le monde spirituel, l'évolution de la société et les dynamismes régionaux. Nous sommes donc en mesure de construire une nouvelle image du monde des anciens Celtes, plus complète car elle met en évidence une communauté spirituelle qui était jusqu'ici occultée par des différences qui relevaient plus des apparences que des contenus.

La quête est loin d'être terminée. Il reste beaucoup à faire, mais les résultats obtenus ouvrent des perspectives de plus en plus encourageantes.

Venceslas Kruta



*Le héros celtique,
du fondateur aux chevaliers du moyen-Âge*

TREIZIÈME JOURNÉE D'ÉTUDE
samedi 2 juin 2018

MAISON DES MINES & DES PONTS & CHAUSSÉES
270, rue Saint-Jacques – 75005 Paris



Résumé des communications dans l'ordre alphabétique

Martin Almagro-Gorbea

Archéologue et historien

Le héros celtique : du fondateur au chevalier

Cette conférence vise à souligner l'importance de l'idéologie héroïque équestre dans la société celtique, car elle était la clé du pouvoir et le principal élément unificateur de la famille gentilice, du clan, de la ville, de l'ethnie et de la cité-état.

Elle est le résultat de longues études et de plusieurs publications, car les références historiques sur l'idéologie et la pensée des Celtes sont très pauvres. Ces circonstances rendent la recherche plus difficile, mais celle-ci concerne sans doute la partie la plus intéressante du système socioculturel des Celtes. Cela exige de savoir interpréter les vestiges archéologiques, les images, les inscriptions et les textes avec une vision interdisciplinaire, basée sur l'étude comparée de la mythologie et de l'histoire de la religion. Le processus d'héroïsation dans le monde celtique, la *Keltiké*, a des racines préhistoriques antérieures à l'Âge du Bronze, car elles procèdent de la mentalité et des croyances indo-européennes, auxquelles se sont ajoutées de nouvelles idées au fur et à mesure de l'évolution de la société et de ses traditions religieuses et politiques.

A partir du 1^{er} millénaire avant J.-C., les contacts croissants avec les cultures méditerranéennes : phéniciennes, grecques, étrusques, ibères, etc., ont fortement influencé la *Keltiké*, dont les croyances héroïques offrent un développement parallèle à celui de sa société, avec des interactions qui expliquent leur complexité. Cette vision d'ensemble nous permet de mieux comprendre l'importance du culte des ancêtres chez les Celtes, qui peuvent être comparés aux cultes de l'ancêtre en Grèce et à Rome.

La conférence analyse les mythes celtes du héros fondateur, des *herôa* ou sanctuaires héroïques et des cultes gentilices de la *Keltiké*, pour obtenir une interprétation globale de tous les témoignages existants : mythes, tombes, sculptures, sanctuaires "héroïques", images et traditions.

L'association de toutes ces données offre une vision du culte héroïque voué à l'ancêtre dans le monde celtique, qui s'est matérialisée

dans le dieu *Teutatis*, le plus important dans la religion celtique, figure mythique ancestrale du «héros fondateur». Cette réinterprétation de *Teutatès* comme «héros fondateur», basée sur le culte ancestral de l'ancêtre dans le monde celtique, ouvre de nouvelles perspectives pour comprendre la question si fascinante de l'héroïsation comme support idéologique et religieux du pouvoir politique dans toute la *Keltiké*.

*

Quand l'équitation se fut répandue dans toute l'Europe et autour de la Méditerranée à partir du VIII^e siècle av. J.-C., le cheval, qui, tirant le char du Soleil, avait un caractère sacré depuis l'Âge du Bronze, devint le symbole des aristocraties guerrières héroïques. Le cheval donna lieu à l'émergence d'une classe équestre aristocratique dont les membres s'auto-identifient comme « chevaliers », après avoir remplacé le char symbole royal à l'Âge du Bronze. Dans ce processus, le héros, en tant qu'ancêtre mythique protecteur des clans gentilices et des peuples celtiques, adopta un caractère équestre, comme chez d'autres peuples indo-européens, tels Diomède chez les Grecs, Résos chez les Thraces ou les Dioscures à Rome.

Ce processus idéologique explique les nombreuses représentations de chevaux et de chevaliers dans l'iconographie celte, que ce soient les monnaies, les bronzes, ou les céramiques, etc., et le rôle symbolique du cheval comme marque d'un statut social dans les monuments funéraires et les tombes.

Ce *heros equitans* ou « héros équestre » représentait le héros fondateur de la lignée régnante, un chevalier qui combat et défait ses ennemis comme les héros de l'Iliade. De nombreux sanctuaires, tombeaux et représentations en bronze, sculptures et monnaies permettent de documenter ce *heros equitans* à travers la *Keltiké*, bien que chaque héros ait sa propre personnalité, racontée dans les légendes que chantaient les bardes, comme en témoignent les auteurs classiques.

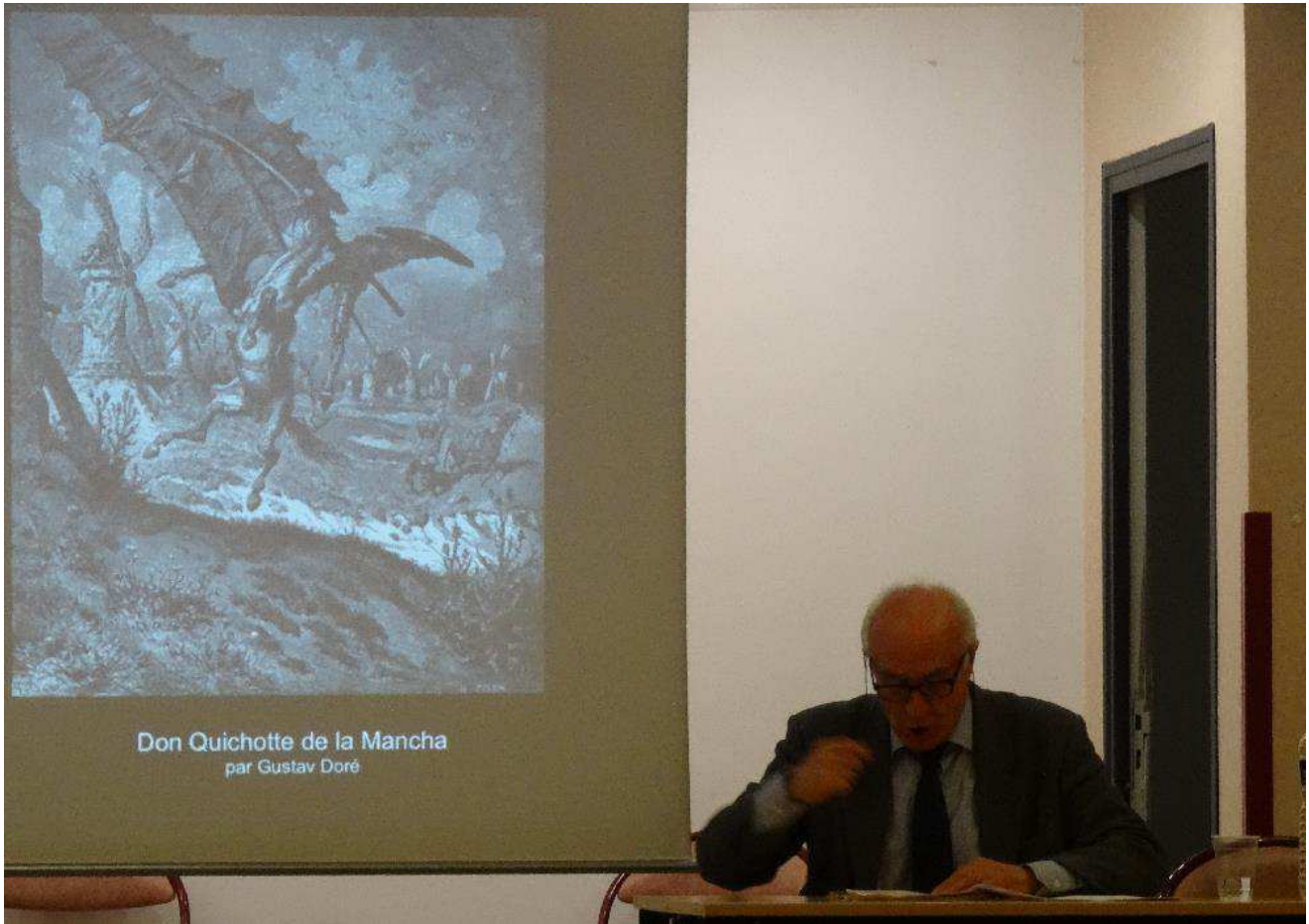
Ce *heros equitans*, compris comme l'ancêtre héroïsé, avait un caractère chthonien et solaire. Il était le Patron et le Protecteur de son peuple, ce qui explique son importance et sa popularité. Cette figure mythique a perduré jusqu'au Moyen Âge dans la tradition des célèbres Chevaliers de la Table Ronde et dans des figures si populaires de chevaliers comme Santiago Matamoros, - Saint Jacques - ou San Millán, qui sont la survivance de cette figure dans l'imaginaire populaire.

L'étude des textes, des représentations iconographiques et des traditions populaires conservées dans le folklore, interprétées à la lumière de la mythologie comparée, permet de reconstituer les gestes héroïques de ce héros équestre.

Il naît surnaturellement du feu du foyer domestique, comme Romulus et Remus et d'autres héros fondateurs (il est associé à des autels rituels et à des chenêts à tête de bélier). Exclu de la société par quelque tabou, il devient loup-garou et chef d'une *Männerbunde* ou bande de bandits ou *latrones*. Soutenu par le Divin, il est reconnu quand il retourne au sein de la société. Il chasse les animaux et les domine comme *Despotes thérôn* ou «Seigneur des animaux», il combat les animaux maléfiques et vainc leurs ennemis pour libérer leur territoire du mal. Au combat, sa tête dégage une auréole lumineuse, comme Achille, Diomède, le dieu Néit et Cúchulainn parmi les Celtes, héros liés au feu à leur naissance, ce qui confirme leur caractère héroïque qui les rend invulnérables. Finalement, il devient un «dompteur de chevaux» accompli, comme Diomède, et il se rend dans l'au-delà à cheval pour chasser le sanglier monstrueux.

Il épouse une déesse dans une hiérogamie et fonde sa dynastie et sa tribu ainsi que sa ville en traçant un "sillon primordial", comme Romulus à Rome. Il devient le Roi et le *Héros Oikistès* ou *Héros Fondateur* de la dynastie et de tout le peuple, et il donne son nom à sa ville et à sa tribu. En tant que roi «sacré», il promulgue des lois et institue le culte domestique et urbain, les sacrifices aux dieux et les banquets rituels, car il est le prêtre de la famille et de la communauté pour célébrer des sacrifices. Aussi comme roi «sacré» et premier prêtre, il institue le culte à l'ancêtre avec des libations dans un *bothros*, de sorte que l'ancêtre participe aux banquets et se nourrit du sang du sacrifice, afin de maintenir sa puissance pour mieux protéger son peuple. Finalement, après sa mort, il est héroïsé et devient la divinité principale, en tant que Père et Protecteur de son peuple : c'est le grand dieu *Teutatès*, le « père du peuple », selon son étymologie.

En conséquence, cette riche figure mythique associe les trois fonctions fondamentales de la société indo-européenne identifiées par Dumézil : il est *Rex* et occupe le sommet social, il est prêtre et il est en charge des sacrifices et il est un guerrier qui combat et protège son peuple.



En conclusion, le héros équestre, comme roi fondateur de sa dynastie et de son peuple et comme dieu qui protégeait la santé, la fertilité humaine, la terre et le bétail et qui était le défenseur face aux dangers extérieurs constituait la principale divinité des Celtes, il était donc la base idéologique de la structure sociopolitique.



Jean Haudry

Professeur émérite à l'Université Lyon 3

Directeur d'études à l'École Pratique des Hautes Études (Sorbonne)

Section Sciences historiques et philologiques

La société héroïque dans la tradition indo-européenne

Les historiens opèrent avec la notion d'âge héroïque (H. Munro Chadwick, *The heroic age*, Cambridge University Press 1912 ; 1967. Son apparition se traduit dans l'iconographie, comme l'a montré

Venceslas Kruta, *L'Europe des origines*, Paris : Gallimard, 1992, p. 170 : «la consécration du héros marque donc l'aboutissement du long processus de désagrégation de la société néolithique, où l'individu n'avait pas d'existence en dehors du cadre communautaire. Profondément enracinée, cette condition commencera probablement à être ébranlée, à la suite de l'impact d'idées nouvelles, dès la seconde moitié du III^e millénaire avant J.-C.» Mise au second plan par la cité de l'Antiquité classique, qui pour l'essentiel prolonge la société lignagère, notre Moyen Âge en est pour une part le prolongement, à travers le monde germanique : la chevalerie s'y rattache directement.

La société héroïque ne correspond donc pas exactement à la dernière période de la communauté partielle des Indo-Européens, qui se situe au néolithique final. Mais d'un peuple à l'autre, on observe des évolutions parallèles au cours de la période suivante ; ces évolutions supposent l'existence d'une tendance préexistante au sein de la société lignagère de la période commune. Les plus significatives sont la «religion de la vérité» qui se fonde sur l'importance que prennent dans la société les solidarités électives (compagnonnages pour les individus et confédérations pour les tribus), l'émergence de divinités assurant au héros une protection individuelle, l'apparition d'un nouveau type d'hommes, les «contempteurs des dieux», la notion d'un «choix du destin», et celle de la survie personnelle indépendante de la descendance. A la base de ces diverses innovations se trouve, identique sur l'ensemble du domaine, la bande guerrière, qui, précédant le peuple en mouvement, joue un rôle central à la période des migrations, et qui, en se fixant, crée un nouveau peuple. Elle peut également se maintenir au sein du peuple installé, où son statut est ambigu.

La société héroïque ne répudie pas par principe la société lignagère au sein de laquelle elle s'est développée, même si elle entre souvent en



concurrence ou en conflit avec elle : le compagnonnage qui est l'une de ses institutions caractéristiques se modèle sur la famille. Les compagnons sont dits les «fils», les «descendants» de leur seigneur. Avec l'âge, certains d'entre eux quittent son château pour fonder une famille, tout en lui restant liés.

On observe également des résurgences de la période archaïque : conceptions que la société lignagère avait marginalisées sans les éliminer complètement, et qui reparaissent à la faveur d'un retour partiel à une économie de prédation et de prodigalité ; mais aussi le nom grec du *héros*, forme courte d'*Héraclès* «qui possède la gloire de la belle saison» auquel correspond le nom slave *Jaroslav*. Cette concordance formulaire renvoie à une conception, représentée en védique, de l'immortalisation comme «conquête de l'année».



Philippe Jouët

Historien

Le héros celtique - Mythes et conceptions

La notion de héros telle que la concevaient les Grecs convient assez bien au monde celtique à condition qu'on s'y livre au même travail de périodisation des données qui attend l'helléniste et l'indo-européaniste. Les ressorts de l'épopée *Táin Bó Cúalnge* ne sont pas ceux des *Aventures de Nera*. Pourtant des images établissent la persistance de doctrines héritées qui, d'abord fondées sur des réalités, ont produit des situations narratives, des images, voire des noms propres, qui jalonnent les textes énigmatiques de la Celtique insulaire. Faire le rapport entre cet «univers mental» et les autres modèles que proposent les disciplines concurrentes pour approcher l'ancien monde celtique est certainement possible, et souhaitable.

La notion de héros a varié considérablement dans le temps. Il y eut d'abord le «héros étymologique» que sa définition indo-européenne ne relie pas spécialement à une classe fonctionnelle, ne serait-ce que parce qu'on le situe dans des sociétés paléolithiques pour lesquelles les trois fonctions sociales ne jouent pas. Certains récits celtiques exaltent

un homme voué par son destin à la conquête de la lumière solaire avec l'aide des Fées, condition du salut du royaume. Cette «conquête de la belle saison» relève d'une religion dans laquelle les dieux et les autres puissances sont avant tout les agents et les garants de l'ordre cosmique et climatique (ce qui continuera dans les cultures paysannes mégalithiques). Dans la société lignagère ultérieure, et dans l'épopée, le héros devient le fils ou l'avatar d'un dieu mais les schèmes narratifs originels sont toujours employés. Ils le seront encore dans les vies de saints.

J'aborderai quelques aspects de ce statut héroïque tel qu'il se révèle dans les textes celtiques insulaires. Les héros n'y ont pas de nom spécialisé, sinon les qualificatifs d'«homme jeune», «jeune guerrier», ou un nom personnel, desquels se détache celui d'«homme qualifié» si l'on se fonde sur le *Nera* irlandais, de l'indo-européen **H₂nér*. Le Gallois *Pwyll* est «intelligence, pensée». C'est l'indice que la situation d'héroïsation est plus ancienne que les développements de la société héroïque.

Le type ancien du héros indo-européen est très bien représenté chez les Celtes. C'est ce que montrent les mythes de *Nera*, de *Cormac Mac Airt*, de *Pwyll*. Il est des dieux héroïques comme *Óengus* détenteur du fluide vital et image du jeune Soleil, des héros divinisés comme *Lug*, le brillant *Dioscure*. La théologie se tient derrière le discours, elle-même née de réflexions sur l'expérience.

Bien qu'elle ne rende pas compte de tous les faits irlandais, la distinction établie à partir de leurs caractères fonctionnels entre le «héros de la tribu» et le «héros hors de la tribu» (le type *Cúchulainn* et le type *Finn*) est éclairante parce qu'elle reflète deux types de société. Le héros d'épopée est entouré d'imagerie cosmique beaucoup plus que d'honneurs civiques. Telle est la situation en Irlande. En Galles même la fonction politique de *Pwyll* passe par des aventures dans l'Autre Monde. Le rituel a dû aider à la conservation de vieux cadres de pensée, même dans le cadre de l'idéologie royale quand le prince est encore un célébrant.

La carrière du héros réunit souvent une conception illégitime ou surnaturelle ; une paternité divine ; une enfance cachée et la révélation de sa nature-propre ; son retour glorieux ; ses épreuves ; des secours divins ; une mort précoce et glorieuse. Le héros coopère avec les autres

puissances ou les affronte : sa venue causera la mort ou l'infortune d'un pouvoir dominant, celui de son grand-père, de son oncle ou de sa propre mère. Dans les scénarios cosmologiques, il devient libérateur des Aurores par force ou par ruse. Il ne s'agit plus seulement de survivre à l'hiver mais de s'assurer le concours des puissances : l'homme coopère avec les puissances. Des schémas mythologiques sont alors transposés à l'épopée et constituent des archaïsmes.

Appartenant au fond traditionnel, l'épopée est souvent proche de la mythologie. Il arrive que des dieux se mêlent aux hommes : Cúchulainn est fils de Lug, le Dagda-Feu et ses fils accompagnent les Ulates dans leur chevauchée. Il est malaisé de distinguer l'image de ce qui fut rituel dans certains récits d'héroïsation comme le *Serglige Conculaind*. De plus bien des noms de rois pseudo-historiques ou de héros pourraient être considérés comme des *cognomina* divins.

On identifie aussi des doctrines. L'histoire d'Íth est celle d'un héros culturel prométhéen. Taliesin, Feu de la parole poétique, traverse l'eau de la ténèbre hivernale.

Si l'on considère que les Celtes du continent se disaient issus du nocturne Dis Pater et les Irlandais fils de **Danu*, nom de fleuve, on reconnaît dans cette ébauche d'ethnogenèse une forme d'héroïsme, celui du Dioscure guide ou du Soleil, ou du feu, sortant de la nuit maternelle pour entreprendre la conquête de l'Ouest.



Venceslas Kruta

Directeur d'études émérite à l'Ecole Pratique des Hautes Etudes (Sorbonne) Section Sciences historiques et philologiques

Images d'un héros exemplaire : les métamorphoses de Lug.



L'art celtique a été pendant très longtemps qualifié d'aniconique et sa réticence à représenter des personnages, qu'ils soient divins ou humains, était considérée comme une de ses principales caractéristiques. Le réexamen de ces idées montre clairement qu'elles sont le résultat d'une approche superficielle, fondée sur des critères qui reposent avant tout sur la comparaison avec l'art classique de la Méditerranée.

La lecture un peu trop rapide, sans critique appropriée, des textes, associée à des rapprochements un peu primaires et à une connaissance très partielle de l'iconographie a considérablement faussé les jugements

portés sur l'art celtique. Un exemple particulièrement significatif est celui des «têtes coupées», une interprétation fondée sur une coutume, ponctuellement documentée mais étendue dans ce cas à un ensemble de représentations de la tête humaine qui lui sont tout à fait étrangères.

Nous savons aujourd'hui que la présence d'images pouvant être identifiées comme des représentations de personnages divins est incontestable. Cependant, il apparaît clairement que pour la déceler il faut s'appuyer sur une approche très différente de la figuration. Chercher la solution dans le répertoire iconographique de l'art gallo-romain sans éclaircir au départ ses antécédents n'est pas la voie la plus fiable, du moins à notre avis.

Un exemple particulièrement instructif de la complexité de cet aspect de l'iconographie celtique est celui de Lug, le jumeau dioscurique bien connu par des textes qui permettent d'apprécier sa nature, son rôle, et nous fournissent ainsi de précieux éléments pour distinguer sa présence figurée sous des aspects souvent inattendus.

Il convient de souligner au départ que l'absence d'images pouvant être rattachées avec certitude à ce personnage divin ne constitue aucunement une preuve de son inexistence antérieure, de même que leur apparition ne peut être considérée comme un témoignage de son émergence et de l'extension spatiale de sa vénération par les différentes populations. Autrement dit, les images n'illustrent pas toujours et complètement le domaine de la religion. C'est particulièrement vrai pour le monde des Celtes.

En fait, ce personnage auquel la tradition rapportée par les textes attribue un rôle essentiel dans la mise en place de l'astre du jour, pourrait être le «cavalier solaire» que l'on voit apparaître sur quantité d'objets dès le II^e millénaire av. J.-C.

Cependant, les premières images qui le représentent en garant de l'équilibre universel sont à notre avis certaines agrafes ajourées du V^e siècle av. J.-C. : c'est un petit personnage aux bras écartés qui maintiennent sur ses côtés des esses animées aux extrémités par des têtes de «dragons». Il sera remplacé sur d'autres objets similaires par une palmette ou son substitut, la «double feuille de gui». Nous assistons ainsi à la mise en place de tous les éléments qui accompagneront désormais l'iconographie de Lug. : l'esse - symbole de la course du soleil entre deux solstices d'hiver - les monstres, dont le combat est une

des expressions de l'alternance cyclique (de même que les oiseaux migrateurs), l'Arbre cosmique, le gui, le cheval, sans oublier évidemment le second jumeau de la paire. Désormais, il devient possible de suivre l'imagerie de ce personnage à travers ses différentes métamorphoses. Certaines œuvres livrent une information particulièrement riche sur son rôle dans l'organisation et le fonctionnement universel, par exemple le casque d'Agrès, la cruche cérémonielle de Brno ou certaines images monétaires.



Philippe Walter

Professeur émérite à l'Université de Grenoble-Alpes

**Du chevalier Yvain vers un mythe galate :
l'invention du combat**



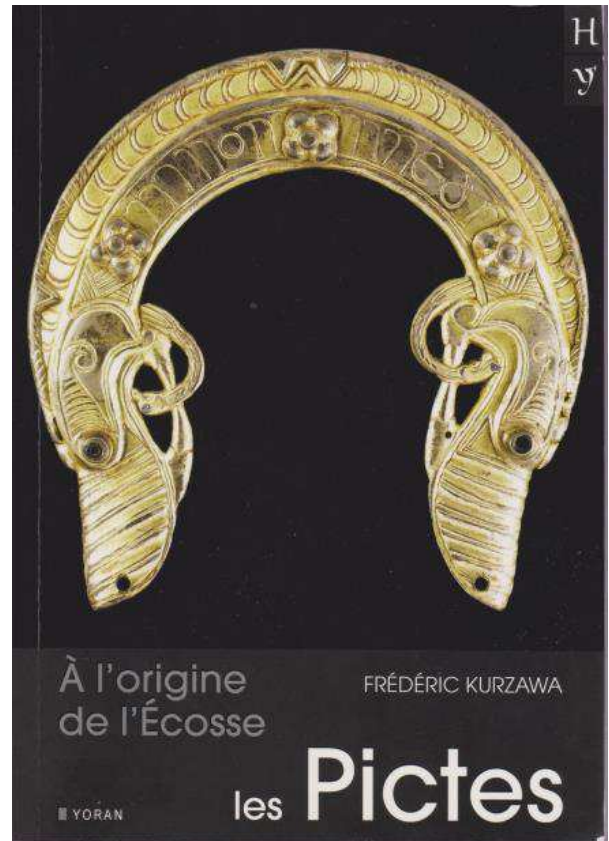
Tous les grands héros celtiques (irlandais et gallois) sont d'abord médiévaux. Ils sont tous connus par des textes copiés au Moyen Âge. On ne sort pas de là. On veut bien admettre (mais certains ne l'admettent pas !) qu'ils n'ont pas été «inventés» au Moyen Âge. Toutefois, on ne transcrit leur histoire qu'au Moyen Âge dans le cadre d'une civilisation féodale, courtoise et chrétienne qui n'était pas leur civilisation d'origine. La transcription médiévale d'une mythologie dite «celtique» remontant à l'Antiquité est un fait incontournable dont il faut être conscient mais qui ne doit pas décourager l'analyse. Il faut l'avoir présente à l'esprit lorsque l'on restitue (par comparaison) cette mythologie celtique ancienne à partir des témoignages d'une époque bien plus tardive. Le cas du *Chevalier au Lion* est intéressant parce qu'il présente un héros chevaleresque de la plus pure espèce (*Yvain*) que l'on peut comparer immédiatement à un modèle celtique (*Owein*). Le seul problème (mais il est de taille !) est que le récit gallois d'*Owein* (1220-1225) est postérieur au récit de Chrétien (1170-1175), d'un demi-siècle environ. L'enthousiasme de jadis qui voyait en *Owein* la source de Chrétien (Le vicomte de La Villemarqué) a laissé place au scepticisme : *Owein* serait une traduction déformée du roman de Chrétien (Bruce, Foerster). On ne peut non plus à l'évidence considérer *Owein* comme un témoignage direct, pur et authentique, sur le héros celtique des temps héroïques supposés «originels» (mais de quelle origine parle-t-on ?). Les récits mythologiques «celtiques» (irlandais, gallois) s'inscrivent dans un triple processus de réception/transformation : féodalisation, christianisation et «encourtoisement». Notre communication tentera d'échapper à l'impasse du même (l'*Yvain* médiéval «français») comparé avec le même (l'*Owein* médiéval «gallois»). Elle explorera une piste ignorée dans un ailleurs à la fois spatial (Asie Mineure) et temporel (III^e siècle avant Jésus-Christ) : les Galates d'Asie Mineure !



A l'origine de l'Écosse, les Pictes

Spécialiste de Saint Patrick et des débuts du christianisme en Irlande, l'auteur a consacré cette étude à l'un des cinq peuples connus à date ancienne sur les Îles Britanniques. Les quatre autres sont, par ordre d'arrivée, les Celtes, divisés en deux branches principales, les Romains, les Anglo-saxons et les Scandinaves, qu'ils soient venus directement de Scandinavie ou passés par la Normandie. Mais alors que ces quatre peuples nous sont connus, qu'il s'agisse de leur langue ou de leur origine, nous ne savons des Pictes, outre quelques coutumes caractéristiques comme l'usage du tatouage et la filiation matrilineaire, que leur implantation géographique, le Nord de l'Angleterre qui deviendra l'Écosse ainsi que les dates approximatives de leur arrivée, vers 300, et de leur disparition par assimilation aux Écossais, vers 850.

Leur nom ethnique pose un sérieux problème qui mériterait une étude approfondie. L'auteur cite sans commentaire p. 21 leur nom irlandais *Cruithni*, sans en rapprocher leur nom gallois *Prydyn*, qui font l'objet d'une notice détaillée dans le *Lexique étymologique de l'irlandais ancien* C-254, où ces formes sont rattachées à la racine indo-européenne **k^wer-* «couper» ce qui, selon les auteurs, se rapporterait à leurs tatouages. Il passe directement à leur nom latin *Picti* qui, selon le poète latin Claudius Claudianus, signifierait « les tatoués », *ferro picta, ferro notatas*. Or si les Romains pratiquaient le tatouage pour marquer



p. 32, on s'attendrait que certains d'entre eux s'interprètent à partir des langues brittoniques, et d'abord que l'auteur pose la question. Mais il l'élude purement et simplement ; il est tout aussi évasif dans l'annexe consacrée aux langues celtiques p. 293 et suiv.

Viennent ensuite la bataille de Nechtansmere (20 mai 685) entre Pictes de Bridei et Saxons d'Ecgrith (p. 76 et suiv.), et les successeurs de Bridei. L'événement majeur de la période est l'arrivée des Scandinaves (p. 101).

Le chapitre IV (p. 105) est consacré à la conversion des Pictes au christianisme. Elle s'est effectuée en deux temps selon l'auteur, d'abord les dirigeants, puis l'ensemble de la population par leur intermédiaire ; c'est en effet le schéma habituel, dont on trouve un exemple avec St Colomba et le roi Bridei. Les traces



la bataille de Netansmere,
stèle d'Aberlemno

les plus anciennes remontent au V^e siècle (p. 111) ; sa figure principale est celle de St. Ninian qui convertit les Pictes du sud. L'auteur cite (p. 117) une lettre, datée entre 450-460, de Saint Patrick qui dénonce «les pires des hommes, les Pictes apostats», ce qui laisse supposer qu'une partie d'entre eux sont retournés au paganisme ; toutefois l'auteur revient sur la question p. 158, où il voit une réprobation de leur comportement. On mentionne aussi des martyrs, qui peuvent être leurs victimes (p. 121). Vient ensuite Saint Colomba, Irlandais de souche royale qui entreprend d'évangéliser les Pictes du nord avec le soutien de leur roi Bridei. L'auteur mentionne une controverse sur la date de Pâques (p. 128) et, après la victoire de Bridei à Nechtansmere en 685,

un bref retour au paganisme. L'archéologie montre que «le christianisme a été adopté par l'ensemble des souverains et seigneurs pictes à la fin du VII^e ou au début du VIII^e siècle» (p. 136). Le chapitre se termine (pp. 138-139) par l'anecdote de la rencontre entre Saint Colomba et le monstre du Loch Ness !

Le chapitre V, consacré à la société picte, commence par un bref exposé consacré à la langue, dont il confirme l'appartenance au groupe brittonique au moyen d'un second exemple, qui est aussi le dernier du livre : le premier terme de composés *aber-* au sens de «embouchure», «confluence». L'auteur passe ensuite à la société proprement dite. La succession est d'origine matrilineaire et le reste jusqu'au IX^e siècle. La transmission de la royauté s'effectue au bénéfice d'un frère ou d'un cousin du roi défunt, ce qui, bien que l'auteur omette de le signaler, ne concorde pas avec la règle générale : on s'attendrait à une transmission au gendre, comme pour les premiers rois de Rome. L'habitat (p. 145) comporte des maisons en forme de roue de faible diamètre et des constructions en pierres sèches dites *brochs*, du vieux norrois *borg*, qui pouvaient recevoir une trentaine de personnes.



Broch de Dun Carloway dans l'île de Lewis

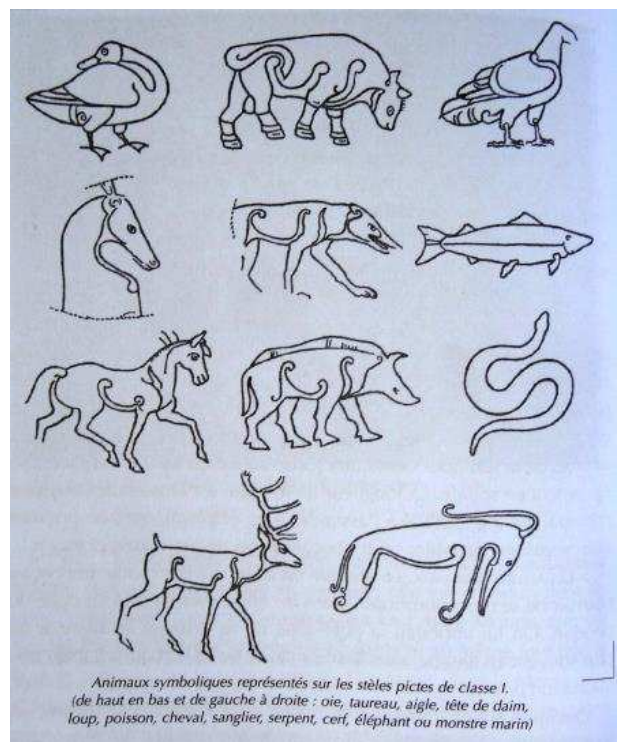
Des habitations rectangulaires apparaissent au VIII^e siècle. On a également découvert quarante-cinq «forts vitrifiés», qui ont donc été soumis à une température de plus de mille degrés, sans qu'on sache la nature exacte et la cause de ce traitement singulier. La guerre (p. 157) tient une place majeure dans la société picte. C'est l'occupation principale de la noblesse pour qui c'est une source de revenus par le pillage et par la vente des prisonniers. Les femmes participent aux combats (p. 162 note). Ils ne portent ni armure, ni casque ; l'armement comprend principalement l'épée, la lance et le bouclier. Ils montent de petits chevaux sans selle ni étriers. Ils possèdent une flotte importante (p.167). L'agriculture (p. 169) est l'occupation principale du reste de la population. Les forêts sont exploitées pour le chauffage et pour la construction des maisons et du mobilier. Ils disposent d'un bon outillage agricole, cultivent plusieurs céréales, mais aussi des légumes, et le lin. Ils pratiquent aussi l'élevage de bovins, d'ovins et de porcins ainsi que du petit bétail. S'y ajoutent la chasse, la pêche et l'apiculture. Les principaux produits exportés (p. 179) se rapportent à l'alimentation, aux objets manufacturés et aux métaux, les importations aux fourrures, à l'ivoire de morse et à l'ambre des pays baltes. L'importance de l'artisanat (p. 180) ressort des nombreux outils ainsi que des trésors mis au jour par les archéologues. Le principal secteur industriel est la métallurgie. Le commerce des esclaves (p. 182) est une activité lucrative que l'Eglise condamne, mais tolère. La société picte est



stèle d'Inchbrayock

clanique et tribale. Elle est gouvernée par des rois régionaux qui ont au-dessus d'eux un roi suprême dont le pouvoir s'étend soit à l'une des deux régions, le nord et le sud, soit à l'ensemble du pays. Les rois régionaux règnent sur des tribus regroupant des clans (matrilinéaires, mais l'auteur ne le précise pas) descendant d'un ancêtre commun. Outre les druides et la noblesse, la population comporte trois classes, les hommes libres armés, les hommes libres sans armes et les esclaves. Les principaux divertissements (p. 185) sont la chasse et la musique. Il existe aussi des jeux de société. Il nous reste quelques traces de la gastronomie (p. 187) et de l'habillement. La vie est rude, la mortalité élevée. La place des femmes est plus importante, surtout dans l'aristocratie, qu'elle ne l'est ailleurs à l'époque. Les morts (p. 192) sont ensevelis sous des amas de pierres ou enterrés, parfois dans un cercueil en pierre. Les cimetières apparaissent plus tard. Les membres d'une même famille sont souvent enterrés autour de la tombe de l'ancêtre commun. Vers la fin du VII^e siècle apparaît l'usage des cimetières proches de l'église.

Le chapitre VI, consacré à l'art picte, commence par les stèles (p. 195). Elles ont été initialement réparties en trois, puis en quatre catégories, I ornées de motifs symboliques, II portant également une croix, III sans motifs symboliques, IV avec une simple croix. Leur fonction demeure inconnue. Les principaux symboles sont (p. 204) les lignes brisées, divers animaux, réels ou fantastiques, des objets usuels, des motifs géométriques ou abstraits, des scènes de la vie courante, des symboles chrétiens ; leur interprétation n'est pas assurée. L'auteur



insère pp. 243-245 une présentation de l'alphabet ogamique. Le sarcophage de Saint Andrews (p. 247) est «l'une des plus intrigantes sculptures du haut Moyen Âge européen» ; l'auteur le décrit mais ne choisit pas entre les deux principales interprétations, reliquaire ou tombe royale. Le chapitre se termine (p. 253) par l'évocation de quelques autres productions de l'art picte.

Le chapitre VII est consacré à la fin du royaume picte (p. 259), à la suite de la défaite militaire de 839 face aux envahisseurs scandinaves, mais surtout de la politique des successeurs du roi Mac Alpin. L'auteur conclut (p. 285) en soulignant l'originalité de la culture des Pictes et de leur civilisation dont il souligne le raffinement.

Suivent 17 annexes : les langues celtiques (p. 293), les origines du christianisme en Bretagne insulaire (p. 299), la liste des rois pictes (p. 311), les vestiges archéologiques du Musée de Saint Vigean (p. 313), ceux du Musée de Meigle (p. 325), Iona, le monastère de Saint Colomba (p. 339), les vestiges chrétiens autour de Whithorn (p. 353), le Centre royal de Forteviot (p. 367), le site de Portmahomack (p. 387), Saint Ninian's Isle et son trésor (p. 397), les stèles d'Aberlemno (p. 413), la pierre de Hilton of Cadboll (p. 423), la croix de Dupplin (p. 429), la pierre de Sueno (p. 435), la pierre de Scone ou pierre de Destinée (p. 439), les Pictes dans la littérature et le cinéma (p. 443), lieux à visiter (p. 447). Suivent un glossaire, la bibliographie, trois bonnes adresses pour en savoir plus sur les Pictes et l'index.

Le livre a le mérite de révéler au public français le monde méconnu, bien que proche, de ceux dont les descendants mêlés à ceux des Scots irlandais peuplent aujourd'hui l'Écosse.

Jean Haudry

Frédéric KURZAWA, *À l'origine de l'Écosse, les Pictes*.

Fouesnant, Yoran, 2018. 512 p., cartes et nombreuses illustrations en noir et blanc, 23 euros.

Réinventer les Celtes



L'âge du Fer marque le développement de l'économie de production dans l'agriculture, le travail des métaux, le commerce et la monnaie. Il s'illustre par des formes d'habitat originales, une architecture de bois, des sanctuaires et des sépultures où s'accumulent de riches dépôts, un art en rupture complète avec le classicisme méditerranéen. En relisant les textes grecs et latins à la lumière de ces nouvelles données, on peut approfondir la représentation que les

Celtes avaient d'eux-mêmes.

Du 5 juin au 14 octobre 2018, les murs des couloirs de l'École normale supérieure la rue d'Ulm, servent de support à une exposition *Réinventer les Celtes* qui revient sur quatre décennies de recherches menées par son Laboratoire d'archéologie et de philologie d'Orient et d'Occident.

L'exposition est divisée en six grands chapitres. Les repères chronologiques : Hallstatt, La Tène ancienne et La Tène récente servent d'introduction.

Une première série de panneaux est consacrée à l'Italie septentrionale :



Golasecca et ses situles, la nécropole celto-étrusque de Monterenzio Vecchia, Casalecchio di Reno, Grotte Scalina avec la reconstitution du temple troglodyte de Muzarna et ses ex-voto

Une autre série de panneaux illustre l'évolution de la société au travers de ses princes et artisans.

Sont présentés des habitats fortifiés (Bourges, Bordeaux Dijon - des panneaux montrent différents remparts) et leurs faubourgs (Roissy La Fosse-Cotheret, Bobigny, les faubourgs de Bourges, Bibracte) qui ont livré les traces d'une intense activité artisanale.

Il est question également de «tombes fastueuses» avec la description détaillée de la tombe de Hochdorf (540-520 avant J.-C.) où sont réunis tous les éléments d'un

INTERPRÉTATION SOCIALE DE LA TOMBE DE HOCHDORF

Reconstitution d'un banquet © K. Hergel, F. Drey

Cette tombe, datée de 540-520 av. J.-C., réunit tous les éléments d'un banquet dont les neuf participants consommaient de la viande et des boissons selon un ordre protocolaire très strict. Le décor des assiettes, des bassins, des cornes à boire, indique discrètement une hiérarchie que deux convives et le mort dominant ; il faut les imaginer assis en tailleur sur le sofa en bronze. La nature et la disposition de tous ces objets permettent de reconstituer la fonction de ces personnages et leur évolution politique dans leurs tribus.

| | | | | | |
|--|--|---|---|--|----------------------------------|
| Locomotion : Ours, renards, loups et chats | Préparation culinaire : Poêles, casseroles, plats et bassins | Service à boire : Chaudrons, coupes et cornes à boire | Accessoires vestimentaires : Chausses, colliers en perles d'ambre, bracelets en or et en bronze | Chasse et pêche : Arrows, carquois, arcs, sautoirs | Orientalisme : Bronzes |
|--|--|---|---|--|----------------------------------|

banquet. Sa reconstitution est intéressante : un prince et ses deux convives sont assis en tailleur sur le sofa de bronze. Un autre panneau est consacré aux fouilles de la tombe princière de Lavau.



Une série de panneaux est consacrée à la culture celtique. L'art celtique : usages et ornements (le casque d'Agris, «les vases peints arvernes à figuration animalière»

Les fouilles des arènes de Levroux sont également représentées

Sont abordés aussi les sanctuaires et les pratiques cultuelles (le sanctuaire de Ribemont sur Ancre, la grotte sanctuaire rutène du rajal del Gorp, le dépôt de chevaux de Vertault)

VERTAULT : DÉPÔTS DE CHEVAUX

-750 av. J.-C. -450 -300 -110 -20

Planis de deux dépôts de deux ou trois chevaux mâles, soit une trentaine en tout, tous couchés sur le flanc droit, tête au sud (C. F. MOYER, CNRS)

Des fouilles récentes ont révélé des fosses contenant de nombreux squelettes de chevaux, parfois accompagnés d'humains. Le cheval, lorsqu'il n'est pas consommé peut faire l'objet de divers traitements après son décès. Ce dernier peut être naturel ou provoqué, suite à une réforme, lors d'un combat ou d'un sacrifice. Le cadavre peut être abandonné aux charognards, mammifères (canidés, suidés, ours...) ou oiseaux (vautours, corvidés...), et disparaître irrémédiablement. Seul un enfouissement assure la conservation du squelette. Il faut distinguer les inhumations individuelles des collectives (plusieurs sujets en une fois) des multiples (plusieurs sujets en plusieurs fois). Ces sépultures peuvent mettre à profit une cavité existante (fosse, silo, puits, carrière...) ou justifier le creusement d'une fosse. Si, dans les plus profondes, les cadavres peuvent simplement être jetés, tête ou queue en avant, les moins profondes peuvent être le lieu de dépôts plus ou moins ordonnés, pas toujours faciles à distinguer de ceux respectant des prescriptions, comme à Vertault, où seuls des mâles sont enfouis, tous couchés sur le flanc droit, tête au sud.

Cribelle de cheval avec la trace d'impact d'un coup de hache porté sur le crâne (C. F. MOYER, CNRS)

La guerre des Gaules n'est pas oubliée (58-51 av. J.C.). Les fouilles ont permis de reconstituer le siège de l'oppidum d'Alésia par les Romains. La guerre des Gaules a créé un besoin de monnaies pour payer les troupes, les équipements, les mercenaires et assurer l'intendance des

armées gauloises. D'où les monnaies frappées au nom des chefs (Vercingétorix, Dumnorix, Litavicos, Lucterius)

DE BIBRACTE À ALÉSIA

-750 av. J.-C. -450 -300 -110 -20

C'est à Bibracte que commence et s'achève politiquement la conquête romaine de la Gaule chevelue. Vercingétorix s'y fait élire « *chef des Gaules* », bien que ce soit à l'appel des Éduens que les Romains étaient intervenus en Gaule. César y achève l'écriture du *De Bello Gallico*. C'est la chute d'Alésia qui scelle la défaite gauloise. Les fouilles ont permis de reconstituer le siège de l'oppidum par les romains : travaux de terrassements, installations de pièges, armes et projectiles de toutes sortes ne laissent pas de doute sur l'emplacement de la bataille. Les monnaies qui proviennent de partout confirment l'intervention de l'armée de secours.




Plusieurs pièces au nom de Vercingétorix ont été trouvées à Alésia



Contingents demandés par Vercingétorix aux cités gauloises pour l'armée de secours, confirmés par les découvertes monétaires sur place. © K. Grail



Localisation des fortifications romaines et des traces de la bataille. © M. Reddé, S. von Schuckow



Tribulae, piéges contre la cavalerie. © R. Galot



Répartition des découvertes monétaires sur l'oppidum et dans les camps romains. © S. Mortin



Partie du camp A. © V. Brouquier-Reddé



Fer de lance piégé dans un trou de troupeau. © M. Reddé



Trous de troupeau (trou) contenant un stimulus en fer. © M. Reddé



César, Guerre des Gaules, VLB3 - Vercingétorix à Bibracte



César, Guerre des Gaules, VLB3 - Alésia, position des 2 armées



César, Guerre des Gaules, VLB3 - L'armée gauloise de secours



César, Guerre des Gaules, VLB3 - Après Alésia, l'occupation romaine, retour à Bibracte

L'exposition se termine par «la plume et la truelle» : méthodologies. Sont abordées les études épigraphiques, les prospections géophysiques, l'analyse des matières organiques.

«Les *Commentarii de Bello Gallico* de César, ensemble de sept livres qui relate sa victoire dans la guerre des Gaules est le départ indispensable pour l'archéologie. L'approche archéologique et l'analyse des mots permettent de confronter données de terrain et données

textuelles. Cette approche croisée permet d'éclairer la perception qu'avait César de la société gauloise». (commentaire de l'exposition)



"Nuages

de mots comparant les Livres de la Guerre des Gaules". Livre I à VI : le vocabulaire est guerrier ; l'oppidum tient une place centrale. Livre VII : alors que la guerre touche à sa fin, les oppida gaulois reçoivent le nom, jusqu'alors réservé à Rome, de urbs, plus seyant à un contexte de triomphe que César anticipe déjà.

Jaroslava Josypyszyn



Les Sénon

Archéologie et Histoire d'un peuple gaulois

«L'exposition plonge les visiteurs dans la vie quotidienne du peuple celte des Sénon, du IV^e au I^{er} siècle avant notre ère. Installé de Melun à Auxerre et d'Étampes / Montargis à Troyes, ce peuple celte fait une entrée fracassante dans l'Histoire par le pillage de Rome en juillet 390 avant J.-C. Par cette action hautement politique et symbolique, les Sénon se font connaître des grandes civilisations méditerranéennes qui, jusqu'alors, n'avaient qu'une idée imprécise de l'existence de ces communautés guerrières qui peuplaient l'ensemble de l'Europe transalpine.»



Deux présentations, à Troyes et Sens, sont organisées aux mêmes dates. L'exposition troyenne présente 250 objets et reconstitutions : maquettes ou dessins, à travers les thématiques de l'habitat, l'agriculture, les artisanats (céramique, verre, tissage, forge...) et les arts (bijoux, armes ornées...). À Sens, le musée donne à voir la vie de ces guerriers, leurs rituels funéraires et la splendeur de leurs tombes.

Pour cet événement, un riche programme d'actions à l'attention de tous les publics est proposé : ateliers, visites, conférences, colloque... Un catalogue commun aux deux expositions, édité par Snoeck Éditions, est proposé à la vente (prix 39€).

Cette exposition est présentée du 9 mai au 29 octobre 2018 au Palais synodal de Sens et au musée des Beaux-Arts et d'Archéologie de Troyes.

Ouvert tous les jours de 10h à 13h et de 14h à 18h, fermé le mardi



Bronze à l'oiseau, frappé par les Sénons c. avant 52 AC

IN MEMORIAM

Nicole Jobelot (28 janvier 1931-15 juillet 2019)

C'est avec beaucoup de tristesse que nous vous informons du décès de Nicole Jobelot survenu le 15 juillet dernier ;

Comme archéologue elle était secrétaire administrative au Centre de recherches archéologiques du Vexin français (Guiry-en-Vexin). Elle a écrit en collaboration avec des collègues un certain nombre d'articles parus dans la Revue archéologique de l'Ile-de -France et dans le Bulletin d'archéologie du Vexin français.

Mais surtout elle a été pendant plus d'un quart de siècle un soutien indéfectible de notre association, toujours fidèle et dévouée, prête à agir pour notre réussite.

Son souvenir fera désormais partie de notre mémoire : nous garderons de Nicole l'image d'une amie fidèle et de bonne compagnie.



Nicole Jobelot, montant en calèche vers le château de Neuschwanstein lors du voyage des AEC en Bavière, en septembre 2011 (photo Annie Desforges)

SOCIETE BELGE D'ETUDES CELTIQUES / MUSEE DES CELTES

excursion de deux jours en Gaume / sud Ardenne

15 et 16 septembre 2018

- **samedi 15** Départ à 9 heures précises au parking des cars devant la Gare Centrale à Bruxelles, rue Cardinal Mercier
- 11:00 : Assemblée Générale de la SBEC au Musée des Celtes à Libramont. Visite guidée du musée pour les non-membres.
- 12:00 : Dégustation de bières « La Chatte » et sonneries de carnyx.
- 13:15 : Déjeuner dans un excellent restaurant de la région
- 15:00 : Visite de la maison et collection de M. Julien Noël à Sampont (Arlon)
- 16:00 : Visite de la Tranchée des Portes à Etalle (100 ha, le plus grand oppidum de Belgique) avec M. Noël

Logement à l'hôtel du Château de Latour à Virton

- **dimanche 16** 10:00, Musée d'Arlon et parcours archéologique (tour Jupiter, etc) avec J-C Müller
 - 12:30 : Déjeuner à Arlon
 - 14:30 : Musée gaumais
 - 16:00 : Parc archéologique et Musée lapidaire de Montauban («château des Quatre Fils Aymon», oppidum celtique)
- retour à Bruxelles vers 20 heures

La participation aux frais, en pension complète (logement et tous les repas, à l'exclusion des boissons le soir) plus toutes les entrées et services lors des visites est fixée à 360 € par personne en chambre double. Supplément de 40 € pour la chambre single. Assurance annulation : 17 € (19 € ch. single).

**L'inscription est effective par virement sur le compte de la SBEC
BE34 0682 0996 2890 (119 AV. George-Bergmann, 1050 Ixelles)
Renseignements sdefoestraets@hotmail.com**

Amis des Études Celtiques

Association régie par la loi de 1901

Siège social : Sorbonne, École pratique des Hautes Études

IV^e Section - Sciences historiques et philologiques

Adresse de correspondance : AEC c/o Jaroslava Josypyszyn

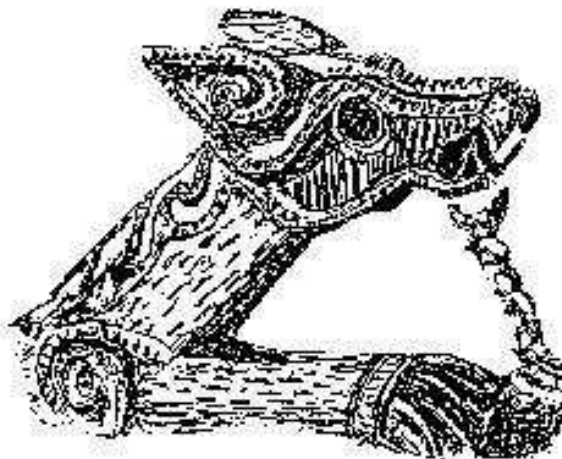
tél. 01 45 65 08 05 - mob. 06 37 78 29 47

e-mail : slava.josy@orange.fr

<http://sites.google.com/a/etudesceltiques.com/aec/>

I.S.S.N. 1270 - 8291

Rédacteur en chef : Jaroslava Josypyszyn



Détail d'un vase de Basse-Yutz (Moselle)

British Museum, Londres.

Dessin : Jean Pieuchot